

Jean-Luc

Santa Cruz, 24 juin 1953

Jean-Luc approche le rasoir de sa joue. L'espace d'une fraction de seconde, il ne se reconnaît pas dans le reflet que lui renvoie le miroir de la salle de bains. Le rasoir en l'air, il se regarde droit dans les yeux, perplexe. Il a pris un petit quelque chose d'Américain. C'est là, dans ce hâle sain, ces dents blanches, mais autre part, aussi. Dans ce menton qu'il lève avec assurance ? Dans ce sourire confiant ? Quoi que ce soit, cela lui plaît. Faire Américain, c'est une bonne chose.

Une serviette autour des reins, il retourne dans la chambre lorsqu'une forme sombre attire son regard au-dehors. C'est une Chrysler noire qui roule au pas et s'arrête juste derrière le chêne. Étrange. Qui cela peut-il bien être à 7 heures du matin ? L'esprit ailleurs, il regarde la voiture quand une bonne odeur de beurre chaud le tire de sa rêverie. Des crêpes... En bas, le petit déjeuner est prêt.

En entrant dans la cuisine, il embrasse Charlotte sur la joue, puis ébouriffe les cheveux de son fils en guise de bonjour. Un coup d'œil à la fenêtre lui confirme que la voiture est toujours là. Un homme filiforme s'extrait du siège conducteur en se dévissant le cou pour regarder alentour... À la manière d'un pélican, songe Jean-Luc. Un robuste gaillard émerge à son tour du côté passager et les deux hommes se dirigent vers la maison.

La sonnette tranche la chaleureuse ambiance matinale comme un coup de couteau. Charlotte lève les yeux.

— J’y vais.

Mais Jean-Luc est déjà en chemin. Il ôte la chaîne de sécurité et ouvre la porte.

— Monsieur Bow-Champs ? demande l’homme-pélican sans sourire.

Jean-Luc jauge l’individu d’un coup d’œil : costume bleu marine, chemise blanche, cravate passe-partout, regard arrogant. En temps ordinaire, il ne relève pas lorsqu’on écorche son nom de famille, mais ce matin, il se sent piqué dans son orgueil. Peut-être à cause de l’aplomb de cet homme qui vient sonner chez lui de si bonne heure.

— Ça se prononce Beauchamps, rectifie-t-il. C’est français.

Le regard de l’homme-pélican se durcit presque imperceptiblement et il avance le pied dans l’embrasure de la porte.

— Oui, on sait que c’est français, mais ici, on est en Amérique.

Sa chaussure noire brille sur le seuil. Il cherche à voir au-delà de Jean-Luc, à l’intérieur de la maison, puis, dans un craquement de cervicales, il tourne la tête vers l’abri à voitures et esquisse un petit sourire en apercevant la Nash 600 flambant neuve.

— Je suis M. Jackson et voici M. Bradley. Nous aimerions vous poser quelques questions, monsieur Bow-Champs.

— À quel sujet ?

Jean-Luc en rajoute dans l’étonnement, mais sa voix sonne faux à ses propres oreilles – une octave trop haut. Les bruits assourdis du petit déjeuner lui parviennent de la cuisine : les assiettes qu’on empile, le rire léger de son petit garçon. Ces bruits familiers résonnent autour de lui tel un rêve lointain. Il ferme les yeux, s’agrippant avec la force du désespoir à une réalité qui lui échappe. Le cri perçant d’une mouette le ramène au présent. Son cœur cogne vite et fort dans sa poitrine, comme un oiseau affolé contre une vitre.

Bradley, le grand baraqué, se penche vers lui pour lui demander à voix basse :

— Avez-vous été admis au County Hospital il y a six semaines, pour un accident sur la voie publique ?

L'homme tend le cou en avant, comme s'il espérait glaner quelques indices sur l'intimité de leur foyer.

Le cœur de Jean-Luc s'emballe.

— En effet, oui. En prenant un tournant trop vite, j'ai été renversé par une voiture. (*Il s'interrompt, le souffle court.*) J'ai perdu connaissance.

Le nom du médecin lui revient subitement. Wiesmann. Tandis qu'il cherchait péniblement à retrouver ses esprits, ce docteur n'avait cessé de le bombarder de questions. « Depuis combien de temps vivez-vous en Amérique ? » « D'où vous vient cette cicatrice au visage ? » « Vous n'avez qu'un doigt et un pouce à la main gauche, c'est de naissance ? »

Bradley toussoie.

— Monsieur Bow-Champs, nous aimerions que vous nous suiviez jusqu'à l'hôtel de ville.

— Mais pourquoi ? croasse Jean-Luc, la gorge serrée d'angoisse.

Les deux hommes le dévisagent sans bouger, les mains dans le dos, le torse bombé comme pour lui barrer le passage.

— Il vaudrait mieux discuter de tout ça là-bas plutôt qu'ici, sur le pas de la porte, au vu et au su de vos voisins.

Jean-Luc frémit sous la menace voilée.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Bradley pince les lèvres.

— Il ne s'agit que d'une enquête préliminaire. Nous pourrions tout aussi bien nous faire assister par la police, mais à ce stade de l'affaire, nous préférons d'abord... tirer les choses au clair. Je suis sûr que vous comprenez.

Non, je ne comprends rien ! voudrait-il hurler. *Je ne sais pas de quoi vous parlez.* Au lieu de quoi, il marmonne un assentiment :

— Accordez-moi dix minutes.

Et leur claquant la porte au nez, il retourne dans la cuisine.

Charlotte est en train de faire glisser une crêpe sur une assiette.

— C'était le facteur ? lui demande-t-elle sans lever la tête.

— Non.

Elle le transperce de son regard brun, vaguement inquiète.

— Deux enquêteurs... Ils sont venus me chercher pour que je réponde à certaines questions.

— À propos de l'accident ?

— Je n'en sais rien. J'ignore ce qu'ils me veulent. Ils refusent de me le dire.

— Comment ça, ils refusent de te le dire ? Mais ils n'ont pas le droit. Ils ne peuvent pas te demander de les suivre sans raison.

La couleur s'est retirée de son visage.

— Ne t'inquiète pas, Charlotte, je pense qu'il vaut mieux que j'y aille. Pour mettre les choses au point. Il ne s'agit que de quelques questions...

Leur fils a cessé de mastiquer ; il les regarde, l'air soucieux.

— De toute façon, je serai de retour très vite, affirme Jean-Luc d'un ton qui ne le convainc pas lui-même. Tu pourras appeler le bureau pour les prévenir que je serai en retard ? Et toi, Sam, passe une bonne journée à l'école.

Le silence s'est abattu sur la maison, comme le calme avant la tempête. Jean-Luc ressort aussitôt de la cuisine. Du calme. Il doit se comporter de façon normale. Normale. Ce n'est qu'une formalité. Que pourrait-on lui vouloir ?

Dix minutes. Vite, il ne faut pas que les hommes sonnent de nouveau. Jean-Luc monte les marches quatre à quatre. Dans la chambre, il ouvre le tiroir de la penderie et parcourt du regard les cravates enroulées sur elles-mêmes tels des serpents. Il choisit la bleue à pois gris. L'apparence, c'est primordial dans ce genre de situation. Il ôte sa veste du cintre et redescend.

Charlotte l'attend sur le seuil de la cuisine, anxieuse. Il écarte avec douceur la main qu'elle porte nerveusement à la bouche pour embrasser ses lèvres froides, en la regardant droit dans les yeux. Puis il tourne les talons.

— Salut, fiston !

— Salut, papa ! À tout à l'heure !

— À plus tard... mon lascar.

Une fois de plus, ses mots sonnent faux.

Conscient du regard de Charlotte sur sa nuque, il ouvre la porte d'entrée et suit les deux hommes jusqu'à la Chrysler noire. Il prend une profonde inspiration, forçant l'oxygène à se frayer un passage dans son abdomen. Il se souvient maintenant d'avoir entendu l'orage éclater en pleine nuit ; l'odeur de la terre gorgée d'eau lui monte aux narines. Elle commence déjà à s'évaporer. Bientôt, l'air sera chaud et humide.

Le trajet se déroule dans un silence de mort. La voiture passe devant les maisons familières avec leurs vastes pelouses ouvertes qui s'étendent jusqu'au trottoir, puis devant la papeterie, la boulangerie, le marchand de glaces. Toute cette vie qu'il a appris à aimer.

Charlotte

Santa Cruz, 24 juin 1953

Je continue de regarder par la fenêtre de la cuisine, bien que la voiture noire ait disparu. Le temps s'est arrêté. Je ne veux pas qu'il reprenne son cours.

— Maman, ça sent le brûlé.

— *Merde !*

J'ôte vivement la poêle du feu et je fais glisser la crêpe carbonisée dans l'évier. Les volutes de fumée me piquent les yeux et me font pleurer.

— Je vais t'en faire une autre.

— Non, merci maman. J'en peux plus.

Sam saute du tabouret et file comme une flèche.

Je regarde autour de moi, prise de panique devant la scène du petit déjeuner interrompu. Il faut que je me ressaisisse. Je gravis l'escalier à pas lents et je me dirige vers la salle de bains. Je m'asperge le visage d'eau froide, j'enfile la robe que je portais hier et je redescends.

Sur le chemin de l'école, Sam gambade à mon côté.

— Maman, qu'est-ce qu'ils lui veulent, ces gens, à Papa ?

— Je n'en sais rien, Sam.

— D'après toi, c'est pour quoi, maman ?

— Je n'en sais rien.

— C'est peut-être pour un cambriolage...

— Quoi ?

— Ou un meurtre !

— Sam, tais-toi.

Il cesse de sautiller comme un chiot et adopte une démarche traînante. Mon cœur se serre de culpabilité, mais des soucis plus graves m'occupent l'esprit.

Nous arrivons à la grille de l'école alors que les autres mamans repartent déjà chez elles.

La voix de Marge s'élève du petit groupe.

— Salut, Charlie ! Tu es en retard, aujourd'hui. Tu passes prendre un café, tout à l'heure ?

Je mens avec aplomb :

— Bien sûr !

Après avoir déposé Sam, je m'attarde devant le portail, le temps de laisser les autres mères prendre de l'avance. Puis je rentre chez moi à pas comptés, menacée par un immense sentiment de solitude. Je serais presque tentée d'aller le prendre avec les autres, ce café, si cela n'était pas trop dangereux. Mais je risquerais de me trahir dans le feu de la conversation. Certes, il y a peu de chances pour qu'une voisine ait été témoin de la scène de ce matin, mais si jamais l'une d'elles a vu ces deux hommes emmener Jean-Luc, il faudrait que j'aie une histoire plausible à leur fournir. Parce qu'elles voudront tout savoir, dans les moindres détails. Oui, mieux vaut éviter tout contact pour le moment.

Une fois rentrée, je passe nerveusement de pièce en pièce : je retape les coussins du sofa, je fais la vaisselle du petit déjeuner, j'arrange les magazines sur la table basse. De toute façon, il ne sert à rien de se faire du souci ; après tout, ils ont parlé de lui poser quelques questions, rien de plus. Je ferais mieux de m'occuper les mains à quelque chose d'utile, ça me changera les idées. Tondre la pelouse, par exemple, ce sera déjà ça que Jean-Luc n'aura pas à faire.

Chaussures de jardin aux pieds, je sors la tondeuse du garage. J'ai déjà vu Jean-Luc la faire démarrer. Je tire d'un coup sec sur le cordon. Rien ne se passe. Je recommence. Quelque chose crachote à l'intérieur avant de retomber aussitôt. Je m'escrime encore plus fort sur le cordon et soudain, le moteur se met à

ronronner, m'entraînant dans son élan. La fumée dégage une forte odeur d'essence, mais ça n'est pas vraiment déplaisant.

Bercée par la régularité de la tonte, je suis déçue de finir si vite. La tondeuse remise au garage, je retourne à l'intérieur.

Et si je faisais le ménage du salon ? Ça ne serait pas du luxe. Mais en tirant l'aspirateur de sous l'escalier, je me souviens que je l'ai passé pas plus tard qu'hier. Vaincue, je me laisse glisser par terre, le gros tuyau de l'aspirateur à la main.

Les souvenirs me submergent. Le passé, Jean-Luc m'empêche de l'évoquer. Toujours pragmatique, il m'a toujours recommandé de le laisser à la place qui est la sienne : loin derrière moi. Comme si c'était aussi simple ! J'ai bien essayé, franchement, mais quand je dors à poings fermés, je ne contrôle pas les rêves dans lesquels je revois ma mère, et mon père. La maison. Ces rêves me laissent en proie à une nostalgie tenace, à une absence qui continue de hanter mon présent. J'ai pourtant repris contact avec mes parents ; dans mes lettres, je leur ai dit que nous nous étions installés ici, que nous avons trouvé un endroit où faire notre vie. Ma mère m'a répondu : un message bref, cassant, dans lequel elle m'expliquait que papa n'était pas encore prêt à me revoir. Il ne m'avait toujours pas vraiment pardonnée.

Je retourne lentement me poster à la fenêtre de la cuisine. Je donnerais tout pour que Jean-Luc rentre à la maison. Relâché après cet interrogatoire, blanchi de tout soupçon. Mais la rue est déserte.

Au loin, un moteur de voiture trouble le silence. Mon cœur s'emballe. Le nez collé à la vitre, je scrute l'extérieur. *Mon Dieu, je vous en supplie, faites que ce soit lui !* Un capot d'un bleu familier surgit à l'angle de la rue. Je cesse de respirer. Mais non... ce n'est que Marge, ma voisine d'en face. Je la regarde se débattre avec ses sacs de courses pendant qu'un des jumeaux court après son frère autour de la voiture. Elle jette un coup d'œil dans ma direction. Je m'écarte vivement derrière les rideaux en dentelle. Secrets et mensonges. Que sait-on vraiment de ses voisins ?

Je n'ai aucune envie de croiser quelqu'un, aujourd'hui. Si jamais une voisine a vu la voiture noire qui a emmené Jean-Luc ce matin, toutes les mamans sont déjà au courant. Je les imagine se perdant en conjectures, s'échauffant les unes les autres. Décidément, je dois rester à l'écart, mettre de la distance entre moi et les autres. Et si j'allais faire des courses dans une autre ville, quelque part où je ne risquerais pas de tomber sur une connaissance ? Un lieu vaste et anonyme, comme l'un de ces immenses supermarchés.

Je prends mon sac ainsi que les clés au crochet de l'entrée et je me glisse discrètement dans la voiture. Vitres baissées, je file vers le nord par la route de la côte, les cheveux au vent. J'aime la vitesse : elle me donne un sentiment de liberté et d'indépendance. Je peux prétendre être quelqu'un d'autre.

Au bout d'une demi-heure, j'aperçois le panneau du Lucky Store. À la sortie de l'autoroute, je suis les flèches jusqu'à un parking rempli de breaks. Il y a aussi un de ces restaurants à hamburgers, et un manège. Sam adorerait ; nous devrions peut-être l'emmener ici, un samedi, passer la journée en famille. D'ordinaire, j'évite ce genre de grandes surfaces, je préfère faire mes emplettes chez les commerçants du quartier : je peux demander à l'épicier ses pommes les plus croquantes ou au boucher son morceau le plus maigre. Ils prennent toujours le temps de me choisir leurs meilleurs produits, heureux de pouvoir satisfaire une cliente exigeante sur la qualité.

Je me sens mal à l'aise dans les allées interminables de ce supermarché débordant de denrées bariolées. Des femmes au foyer arborant jupe évasée, escarpins et ondulations poussent d'énormes chariots où s'entassent boîtes de conserve et emballages en plastique. Rattrapée par le mal du pays, je regrette la maison, je regrette Paris.

Du poulet, voilà ce que je vais préparer pour ce soir, du poulet au citron. C'est le plat préféré de Jean-Luc.

À mon passage en caisse, les deux barquettes de blancs de poulet, le litre de lait et les quatre citrons ont l'air tout perdus au fond de mon grand chariot, mais je ne suis pas arrivée à me

concentrer sur ce dont nous aurions besoin pour la semaine. Le regard goguenard de la caissière augmente mon malaise.

— Vous voulez que je vous aide à tout mettre dans un sac, madame ?

Se moque-t-elle de moi ?

— Non, merci. Je vais le faire.

Mon estomac se met à gargouiller bruyamment alors que je dépose mon unique sac en papier brun dans le coffre de la voiture. Je n'ai pas pris de petit déjeuner. Je devrais peut-être m'acheter un hamburger, mais la seule idée de mordre dedans me soulève le cœur. Je rentre à la maison en priant pour que Jean-Luc soit revenu.

La voiture garée dans l'allée, je me hâte vers la porte d'entrée. Elle est fermée à clé. Jean-Luc n'est pas là, évidemment. Comment ai-je pu croire qu'il m'attendrait à la maison ? Même si on l'a laissé repartir, il est allé droit à son travail. Il craignait d'être en retard, ce matin.

Déjà 15 heures. Je dois aller chercher Sam dans trente minutes. Il vaut sans doute mieux que j'arrive en retard, aujourd'hui. Sinon, je vais devoir papoter avec les autres mamans. Bien sûr, Sam pourrait rentrer à pied – certains de ses copains le font – mais j'adore aller le chercher à l'école : c'est le meilleur moment de ma journée. Quand j'étais petite, à Paris, toutes les mamans allaient chercher leurs enfants avec un morceau de baguette fourré d'une barre de chocolat noir. Attendre mon fils devant la grille à la fin de sa journée d'école, c'est comme une tradition familiale pour moi. Mais aujourd'hui, pour la première fois, j'aurai cinq minutes de retard. Cela me laisse encore vingt-cinq minutes à tuer.

Je mets le poulet au frigo et je me lave les mains en me récurant les ongles avec la vieille brosse à dents que je garde à cet effet sur le rebord de la fenêtre. La voix de mon père résonne dans ma tête. « Des ongles propres, c'est la marque d'une personne soignée », disait-il chaque fois que je me faisais prendre avec les ongles sales. « C'est comme pour les chaussures, ajoutait-il souvent. On peut juger quelqu'un rien qu'à l'état de ses ongles et de ses chaussures. »

« Pas en Amérique », lui répondrais-je aujourd'hui, si je le voyais. « En Amérique, ce sont les cheveux et les dents. »

En remettant la brosse dans son pot, je ne peux m'empêcher de penser à Jean-Luc, inquiète. Mon estomac recommence à gargouiller. La tête me tourne. Il faudrait que je mange quelque chose de sucré. J'attrape la boîte en fer-blanc sur l'étagère du haut et j'en sors deux cookies. J'en emballe un pour Sam dans du papier alu et je partage l'autre en deux. J'en grignote une moitié, craignant que cela me donne des crampes d'estomac, mais au contraire, je me sens tout de suite mieux. Du coup, j'avale l'autre moitié.

Vingt minutes se sont écoulées. Je monte dans notre chambre. Assise à ma coiffeuse, je sors du premier tiroir la brosse en véritable soie de sanglier et je fais briller mes cheveux avec application. Le miroir me rappelle que je suis encore séduisante : pas de ridules, pas de cheveux gris et pas de relâchement sous le menton. De l'extérieur, tout va bien. C'est mon cœur qui a l'impression d'avoir cent ans.

Je vais lisser la courtepoinette confectionnée par la communauté amish de Pennsylvanie : des centaines d'hexagones parfaits, assemblés à la main. Nos premières vacances ensemble. Sam commençait à marcher. Encore mal assuré sur ses petites jambes, il s'était pris quelques pelles. Je me revois trotinant devant lui, prête à le rattraper au vol.

Encore dix minutes à attendre. Je redescends, déambule d'une pièce à l'autre. Enfin, j'ouvre la porte d'entrée. Assaillie par l'éclat du soleil, je rentre chercher un chapeau. Dans l'allée, je m'interroge pour la énième fois sur la passion des Américains pour les jardins ouverts, sans haies ni murs de brique. N'importe qui peut entrer, s'approcher de la maison et regarder par la fenêtre. Quelle différence avec les jardins français, toujours ceints de hauts murs ou d'épais buissons propres à décourager les indésirables !

Jean-Luc, lui, adore ces espaces non clôturés. D'après lui, ce qui s'est produit en France n'aurait jamais pu se passer en Amérique parce qu'ici, la franchise est de rigueur : personne

ne se serait caché derrière des volets fermés pendant que serait emmené le voisin qu'on aurait soi-même dénoncé. Je n'aime pas quand Jean-Luc tient ce genre de discours, en idéalisant son pays d'adoption. C'est plus fort que moi, je le trouve déloyal envers la France. Des années de faim, de peur et de privations suffisent à transformer quelqu'un de bien en salaud.

— Charlie ! m'apostrophe Marge, du jardin d'en face, interrompant mes réflexions. Où étais-tu passée ? On a pris le café chez Jenny. On pensait que tu viendrais.

— Désolée.

Le cœur me manque, ma main se porte par réflexe à ma bouche comme pour dissimuler le mensonge que je m'apprête à proférer.

— J'avais des courses à faire. Je suis allée au Lucky Store.

— Quoi ? Tu es allée là-bas toute seule ? Je croyais que tu détestais ces immenses centres commerciaux. Tu aurais dû me le dire, je serais venue avec toi.

— Je regrette d'avoir manqué le café.

— Bah, ce n'est pas grave. On ira le boire vendredi chez Jo. Écoute, j'ai un service à te demander. Tu peux aller chercher Jimmy, s'il te plaît ? Je dois emmener Noah chez le docteur. Il a de la fièvre et je n'arrive pas à la faire tomber.

— Bien sûr.

Je m'efforce de sourire, mais j'ai l'impression de trahir mes voisines de longue date.

Marge s'épanouit.

— Merci, Charlie.

En progressant vers l'école, je me souviens de l'accueil chaleureux que nous avaient réservé nos voisins à notre arrivée à Santa Cruz, il y a neuf ans. Dans la semaine, tout le monde nous avait invités, et pas que pour l'apéritif, pour un grand barbecue. J'avais été touchée par cette réunion amicale, par tous ces gens qui nous démontraient avec enthousiasme leur joie de compter une nouvelle famille dans le quartier. À peine le portail franchi, nous nous étions retrouvés un verre à la main : une grosse chope de bière pour Jean-Luc et un ballon de vin blanc pour moi. Tout

le monde était aux petits soins pour Sam qu'on avait installé à l'ombre d'un arbre sur sa couverture de bébé, entouré de jouets de toutes les couleurs. Une grande fête conviviale, sans cérémonie. Apparemment, tout se passait à la bonne franquette : dès qu'un steak était prêt, les invités se pressaient vers le barbecue. J'avais accepté avec reconnaissance l'assiette garnie qu'un invité m'avait tendue. On s'asseyait où l'on voulait, on tirait des chaises en bois pour se joindre à tel ou tel groupe.

Tout était si différent de Paris ! Les quelques fois où mes parents donnaient un dîner, ils élaboraient des plans de table. Les invités attendaient pour s'asseoir que la maîtresse de maison leur indique leur place. Et on ne servait pas à boire avant que tout le monde ne soit arrivé. Maman se plaignait souvent d'untel ou d'unetelle qui était toujours en retard et les faisait tous attendre une heure avant qu'ils ne puissent commencer l'apéritif. De toute façon, la guerre avait mis un terme à ce genre de soirée.

Ici, il semblait n'y avoir aucune règle en société. Les femmes bavardaient avec moi sans réserve, répandant leurs rires en cascade ; les hommes, eux, me taquinaient sur mon accent, « tellement sexy ». J'étais sous le charme, et Jean-Luc encore plus. Il était tombé amoureux de l'Amérique dès le premier jour. S'il avait le mal du pays, il n'en parlait pas. Pour lui, tout était merveilleux, extraordinaire, ici : l'abondance de nourriture, la convivialité des gens, la facilité avec laquelle on pouvait tout acheter. « C'est le Rêve américain, répétait-il. Nous devons apprendre à nous exprimer dans un anglais impeccable. Pour Samuel, ce sera plus simple, ce sera sa langue maternelle et il pourra nous aider. »

Samuel était très vite devenu Sam, Jean-Luc John et moi, Charlie. Nous avons été américanisés. D'après Jean-Luc, c'était le signe que nous avons été acceptés ; en remerciement pour cet accueil chaleureux, nous devons éviter de parler français. Sinon, nous aurions eu l'air de ne pas vouloir nous intégrer. Du coup, nous ne nous exprimions qu'en anglais, même entre nous. Je comprenais très bien ce point de vue, mais j'étais triste de ne pas pouvoir endormir Sam avec les berceuses que me